

Verdun, jeudi 17 mai 1917

Mon cher Albert,

Merci pour la belle lettre que je viens de recevoir, tu sais c'est combien tu me manques aussi. Nos conditions de vie sont les mêmes mais je sais que ta présence auprès de moi adoucirait nos peines. Ce mois de mai et ces pluies incessantes rajoutent des difficultés au combat. Je rêve de jours meilleurs et de printemps que nous vivions à la maison. Mais tout ça est tellement irréel. Je me sens épuisé et ma blessure au bras bien que soignée par l'infirmier, ne guérit pas très vite. Le repos serait le meilleur remède mais il ne faut pas y songer. Les combats à Verdun reprennent et l'ennemi approche.

Les camarades autour de moi ont des réactions variées, certains sont défaitistes, d'autres au contraire trop optimistes. Mon copain Louis, que tu as connu à Feucherolles est mort la semaine dernière avec un éclat d'obus dans le crâne. La réalité me frappe au visage. La mort peut nous surprendre à chaque instant. Comme toi je n'ai pas d'épouse, pas d'enfants, personne pour me regretter.

Je voudrais passer encore de beaux jours avec nos chers parents ou les aider à vieillir paisiblement à St Nom.

Pourras-tu profiter de la permission annoncée ? Si tu as la chance de rentrer, dis à notre mère combien je l'aime et que penser à ma famille proche m'aide à tenir dans la boue et les odeurs nauséabondes. Ici la nourriture est mauvaise et en faible quantité.

Comment ne pas penser à tous les plats que notre mère prépare au restaurant et qui sont le régal de tous. As-tu des nouvelles de notre père ? A-t-il changé de régiment ? Est-il toujours en vie ou bien blessé ? Dès que tu en as sois assez aimable de me les faire parvenir. Je dois terminer, cher Albert. Je pense à toi et à tous les nôtres. J'espère des jours meilleurs avec la fin de cette guerre si cruelle et interminable.

Ton frère qui t'aime

Joseph